

Insoucianta Hollywood

Une jeune fille court vêtue et parfaitement permanentée fuit dans une jungle de pacotille. Elle se retourne régulièrement tout en courant. Son visage semble vouloir exprimer une terreur extrême. Cependant, malgré ses efforts, il ne m'inspire que de l'amusement :

« Oh mon Dieu ! » s'écrie t-elle à chacun des regards, qu'elle voudrait éperdus, et qu'elle lance derrière elle tout en ramenant régulièrement ses mains sur sa poitrine.

Puis soudain c'est le drame.

Horrible. Imprévisible.

Elle chute lourdement. Cri de douleur.

Je compatis pourtant avec elle. Il n'est en effet guère aisé de courir dans une forêt tropicale habillée en parfaite citadine avec des chaussures de ville peu adaptées à cet exercice. Courageuse la jeune femme se relève néanmoins, consciente du terrible danger qui la menace. C'est alors que, suite à une nouvelle malchance, des ronces la retiennent à l'instant même où elle s'apprête à reprendre sa fuite. Elle se met à tirer sur ses vêtements emprisonnés avec l'énergie du désespoir. Chacune de ses tentatives afin de se délivrer lui arrache un petit cri strident. Son visage en gros plan, maquillé comme si elle sortait du meilleur institut de beauté de Beverly Hills, se veut l'incarnation même de la frayeur. Enfin elle réussit à se dégager, non sans déchirer son corsage, laissant ainsi apparaître une épaule diaphane et permettant de fugacement entrevoir le galbe de seins remarquablement proportionnés. Malgré sa farouche détermination il apparaît qu'elle ne peut résolument rien contre le sort qui s'acharne contre elle. En effet, alors qu'elle semble être sur le point d'échapper à son invisible assaillant en rejoignant enfin le campement d'où elle n'est partie que quelques instants plus tôt, une infortune supplémentaire lui fait poser le pied sur un piège destiné à protéger le bivouac des explorateurs d'éventuels ennemis. Projetée en l'air, la voilà se balançant tête en bas à la branche d'un arbre :

« Au secours ! À l'aide ! » ne cesse t-elle de hurler.

Pourtant personne ne peut entendre ses cris. Car autour d'un feu des indigènes se déhanchent frénétiquement aux sons assourdissants de tam-tams, tandis que les compagnons amorphes de la jeune femme boivent pour tromper leur ennui.

Les goujats.

Le regard exorbité de cette citadine apeurée reflète son extrême terreur à l'écoute de lourds bruits de pas se rapprochant inexorablement. Elle ne cesse pourtant de se débattre avec énergie pour tenter de se dégager avant qu'il ne soit définitivement trop tard. Cependant, malgré son opiniâtreté, rien n'y fait, elle reste solidement attachée à la branche. Personne ne semble désormais pouvoir la délivrer de sa fâcheuse posture.

Soudain, une apparition provoque l'effroi chez la pauvre infortunée. Un long et terrible hurlement censé glacer le sang des plus endurcis retentit. Elle perd connaissance alors que déjà son mystérieux poursuivant est près d'elle. Levant les bras au ciel il pousse un cri.

De victoire.

Puis avec une frénésie désopilante, il se met à frapper sa poitrine de ses grosses mains poilues.

Konga le roi de la jungle est content. Konga est le meilleur.

Et il le fait bruyamment savoir.

Enfin, à l'issue de cette séance d'autosatisfaction, le gorille géant, bien qu'à peine plus grand que moi, détache la belle, la dépose toujours évanouie sur ses épaules, et l'emporte loin des siens, qui, inconscients du drame terrible qui vient de se dérouler à quelques pas d'eux à peine, continuent à s'enivrer au son de la musique africaine :

« To be continued » annonce alors l'écran, tandis que se rallument les lumières de la salle dans un brouhaha bon enfant.

« Vivement la semaine prochaine ! » lance joyeusement un gamin d'une douzaine d'années à ses copains en se dirigeant vers la sortie, visiblement ravi de cet épisode d'un serial ¹ pourtant banal.

¹ Film d'une quinzaine d'épisodes en moyenne présentés dans un cinéma de semaine en semaine, les différents épisodes s'achevant en général par un cliffhanger incitant les spectateurs à venir voir l'épisode suivant.

« Je ne crois pas que mon cerveau survivra à la vision de la suite » pensai-je, totalement abattu devant le spectacle consternant que je venais de vivre.

Pensée bien compréhensible lorsque l'on connaît un tant soit peu la qualité des films de la PRC² qui est, à mon humble avis, la compagnie la plus fascinante de l'histoire d'Hollywood. Celle-ci produit en effet avec une régularité de métronome les films les plus fauchés qui soient, à grands renforts de bouts de métrages récupérés un peu partout, dans des décors aussi ringards que laids et mal éclairés, interprétés par des acteurs capables de reculer un peu plus les limites de la nullité à chaque nouvelle interprétation. Tous ces films sont tellement mauvais qu'avec le recul ils en deviennent véritablement fascinants. Je n'étais cependant pas entré dans cette petite salle de Pacific Coast Highway par hasard.

J'y étais pour Linda.

Je l'avais rencontré lors d'une partie organisée par Herbert J. Yates, patron de la Republic Pictures, une des plus importantes compagnies spécialisées dans les séries B. Une major par rapport à la PRC. Pourtant si ces films à petits budgets sont avant tout destinés à distraire le public, ce qui est indispensable en cette période de guerre, ils ne sont pas qu'une pépinière de budgets de misère mis aux mains de cinéastes incompetents. Ils recèlent parfois de véritables diamants bruts.

La fiancée de Frankenstein de James Whale est une pure merveille.

Charlie Chan à l'opéra de Bruce Humberstone, bien que n'étant qu'un des nombreux films mettant en vedette le détective chinois, est un film splendide, avec un Boris Karloff impérial. Comme toujours devrais-je ajouter.

Je ne fus néanmoins pas invité à cette fête du fait de mon avis sur ce type de productions souvent contraire à la plupart de mes collègues journalistes, mais parce que mon patron était un ami personnel de Yates. Il m'avait obtenu un rendez-vous dans le but d'interviewer Gene Autry, *le cowboy chantant*, fer de lance des succès de la Republic. Ses films étaient à mes yeux inintéressants au

² La Producers Releasing Corporation est un des plus petits studios de la Poverty Row, littéralement « allée de la pauvreté », terme désignant l'ensemble des sociétés produisant des films à petits budgets.

possible et ses qualités de comédien particulièrement limitées. Cependant, bien que peu fournis en scènes d'action, et donc en violence, le public était toujours au rendez-vous. Je ne peux donc pas nier qu'il n'avait pas son pareil pour attirer les foules à ses numéros chantés et à ses longues chevauchées ennuyeuses. Insipide au possible selon moi, mais véritable usine à fric.

Bref, j'étais là parce que mon patron voulait à tout prix un bon papier sur la coqueluche de la famille américaine.

Sans aucun enthousiasme, j'arrivai en taxi aux abords d'une somptueuse villa dotée d'une immense piscine sur les hauteurs de la ville, vers la fin d'un après-midi du début du mois de juin 1944, vêtu d'un élégant smoking blanc de location. La fête se déroulait non loin des fameuses lettres géantes marquant l'emplacement de Hollywood au monde entier. Il faisait très chaud et les lieux étaient déjà très fréquentés. Je me sentis mal à l'aise dès mon arrivée. Aussi décidai-je de me diriger directement vers le bar en attendant l'heure fixée pour l'interview. J'avais quarante cinq minutes à tuer. Ensuite, l'entretien terminé, j'avais la ferme intention de m'éclipser au plus vite :

« Un bourbon. Sec ! » lançai-je au barman alors même que je n'avais pas atteint le comptoir.

Il me le servit sans un mot, trop habitué à ce type d'attitude sans doute, et se dirigea vers d'autres assoiffés comme la ville en compte tant :

« Vous avez du feu ? » me demanda une petite voix sur ma droite, tandis que je portais le verre à mes lèvres, savourant par avance le parfum délicat qui allait bientôt, je le croyais du moins, inonder mon palais.

Je me retournai lentement, après avoir reposé mon verre, mécontent d'être dérangé. La jeune femme qui m'avait interrogé tenait une cigarette à la main et me fixait, le regard interrogatif. Je restai sans bouger ni parler pendant quelques longues secondes, totalement absorbé par la contemplation de sa beauté exotique.

Grande, elle avait de longs cheveux d'un noir d'ébène impeccablement peignés. Des yeux en amande trahissant probablement une origine asiatique encadraient un nez fin se terminant très

légèrement en trompette. Son joli visage ovale était orné d'une bouche aux lèvres délicieusement pulpeuses. Mon regard descendit ensuite vers sa poitrine généreuse puis ses jambes fines, qui me semblèrent interminables. L'ensemble de son être dégageait une perfection toute antique. Un vrai régal pour les yeux pour tout amoureux des femmes :

« Oh, laissez tomber ! » lâcha t-elle finalement tout en amorçant un mouvement de repli vers un autre consommateur.

« Un instant ! » fis-je assez brutalement en saisissant une boîte d'allumettes posée sur le comptoir afin d'en gratter une.

« Je n'aime guère les types qui ont le cerveau bien calé entre les jambes » dit-elle sans daigner se retourner.

« Je me flatte d'apprécier avant tout la beauté, qu'elle soit artistique autant que féminine. Mon examen de votre personne n'avait donc pas d'autre prétention que l'admiration. Je vous prie par conséquent de bien vouloir m'excuser si je vous ai gêné en vous regardant avec tant d'insistance, mais ... »

Un hurlement stoppa mon explication et la fit brusquement se retourner. Son regard, un très court instant inquiet, s'éclaira d'un petit sourire amusé. Je m'étais brûlé avec l'allumette que j'avais laissé se consumer entre deux doigts :

« Alors vous me l'allumer ? » demanda t-elle enfin en approchant son visage de moi, la cigarette entre les lèvres.

Ce que je fis après avoir gratté une nouvelle allumette. Elle tira sa première bouffée avec un plaisir évident :

« Jeremy » fis-je en tendant ma main droite.

« Linda. Je m'appelle Linda Howard » me dit-elle enfin en me serrant la main que je n'avais toujours pas baissé.

« Enchanté. »

« Pourquoi êtes vous ici ? » demanda t-elle avec ce ton si particulier que l'on adopte pour meubler une conversation.

« Boulot. »

« Vous êtes seul dans ce cas ? » demanda t-elle son intérêt visiblement éveillé.

« Vous aussi, si je ne m'abuse ! »

« Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Qui vous dit que mon petit ami n'est pas quelque part ici ? » lança t-elle sur la défensive.

« L'observation ! » fis-je avant d'avaler avec une délicieuse lenteur une gorgée de mon Jack Daniels. « Si une femme assise au bar en train de fumer est provisoirement délaissée elle fera généralement face à la salle en y lançant des regards inquiets ou interrogateurs, à la recherche de celui qui l'accompagne. Dans le cas contraire, se sentant désespérément seule, elle abordera tout mâle qui lui semblera digne d'elle. Ou bien alors, s'imaginant être d'une indicible laideur, elle voudra sautez au cou du premier venu, en espérant ... »

Elle ne me laissa pas le loisir de terminer ma phrase, levant le bras pour me gifler à toutes volées. J'arrêtai cependant sans peine son geste avant qu'il n'atteigne ma joue. Je savais que mes paroles ne la laisserait pas sans réaction. Je dois même dire que je l'espérais. Elle me foudroya d'un regard rempli d'animosité. Elle était furieuse de ne pas avoir pas atteint sa cible :

« L'observation et l'expérience » dis-je en insistant sur ce dernier mot « m'ont par ailleurs appris que la gifle était la conséquence inévitable de remarques aussi désagréables. Sachez donc que votre bras n'est pas le premier que j'arrête ainsi. Et probablement pas le dernier. »

« Vous êtes ... »

« Un goujat ! Oui je sais » la coupai-je avec un petit sourire aux lèvres.

Son regard s'adoucit quelque peu :

« Vous êtes ... étrange » dit-elle, toujours méfiante.

« Mon charme ravageur ! » répondis-je, ce qui eut pour effet immédiat de durcir à nouveau son

délicieux visage.

« Vous vous surestimez beaucoup ! » lança t-elle avec virulence.

« Rarement en présence d'une belle femme. Et jamais lorsqu'elle se révèle être intelligente » répondis-je avec douceur. « Je reconnais sans peine mon inconvenance. Ma simple présence ici m'a en effet mise de mauvaise humeur puisque je suis venu pour un boulot qui ne m'enchanté guère. Je vous prie donc de bien vouloir excuser mon attitude. Aussi laissez moi vous offrir un verre, sans la moindre arrière-pensée. Alors ? On fait la paix Linda ? » demandai-je finalement.

« Va pour un Martini » répondit-elle, ne semblant cependant pas totalement convaincue de ma sincérité.

Pourtant, une heure après, nous étions toujours au bar. Nous parlions et rions comme de vieilles connaissances. Le secrétaire personnel de Yates était venu me voir peu avant afin de s'excuser. Une circonstance imprévue de dernière minute ne permettait pas à Gene Autry d'honorer son rendez-vous. Je feins la consternation. Mais je n'en avais évidemment strictement rien à foutre. Ma soirée qui ne s'était pas annoncée sous les meilleurs auspices promettait dorénavant d'être des plus agréables.

Linda était une jeune actrice qui était venue de son Texas natal chercher, comme tant d'autres, la gloire au paradis du cinéma. Hawaïenne et canadienne par sa mère, cherokee et irlandaise par son père qui avait quitté le domicile familial alors qu'elle n'avait que deux ans et deux frères aînés, elle était issue d'un milieu fort modeste. Après des études secondaires d'un excellent niveau, elle avait été remarquée par un photographe qui l'avait fait poser pour des magazines, à portée essentiellement locale, et abandonna définitivement ses rêves d'études de droit. Quelques contrats publicitaires plus tard, l'attrait pour la Mecque du cinéma avait fait son œuvre. Elle avait fini par voir plus grand, s'imaginant déjà sous les feux des projecteurs. Pourtant, bien que ne manquant pas totalement de talent, ses débuts furent laborieux. Intelligente elle avait su se mettre en valeur, trouvant rapidement des engagements. Mais il ne s'agissait pas de ce qu'elle escomptait. Il y a en

effet très peu de Scarlett pour bien trop de starlettes. Sa carrière se limita donc à quelques apparitions dans des séries B, ou parfois un rôle important mais dans un navet de dernière zone, tel l'incroyable *Konga, roi de la jungle* dont elle me parla avec beaucoup d'amusement, m'expliquant que le réalisateur était d'autant plus aux anges que sa propre interprétation était aussi outrancière et ridicule que possible :

« Il a donc été gâté. Je lui ai donné ce qu'il voulait » conclut-elle avec philosophie.

Aussi à vingt neuf ans, après trois années passées à Los Angeles, Linda n'était qu'un beau visage parmi d'autres noyé dans des bandes généralement insipides. Je connaissais par conséquent tout de sa vie avant même que nous ne quittions la villa. Je n'y étais pourtant resté que deux heures. Il ne faisait pas encore nuit noire lorsque nous sortîmes. Elle m'emmena, au volant d'une clinquante Pontiac décapotable que ses cachets lui avait permis de s'offrir, jusqu'à Beverly Boulevard, m'entraînant dans un ahurissant restaurant au décor ringard à souhait, où l'on nous servit une nourriture correcte mais sans invention aucune, entourés par une foule bigarrée. Il était difficile de penser que nous étions encore en temps de guerre dans cet univers bruyant, coloré et joyeux. On y trouvait cependant les tacos les plus abordables de la ville. La clientèle n'était néanmoins pas celle qu'une jeune actrice en mal de succès se devait de côtoyer. Linda déparait quelque peu au milieu de cette foule hétéroclite, bien que son immuable sourire ne devait pas la quitter de toute la soirée. D'une compagnie fort agréable elle parlait sans cesse, changeant constamment de sujet. Tout semblait l'intéresser. C'est ainsi qu'après près de trois heures de conversation et cinq margaritas, elle me lança un aussi tonitruant qu'alcoolisé :

« Et si vous me raccompagniez chez moi ? Je crois que je ne suis plus vraiment en état de tenir le volant. »

Pourtant, si elle était effectivement passablement ivre, je ne me sentais pas particulièrement capable de conduire. Je réussis néanmoins à nous ramener chez elle sain et sauf.

Un miracle.

Miracle qui, aussitôt dans son appartement, sans prendre la peine d'allumer une quelconque lampe ni de prononcer le moindre mot, la fit s'accrocher à mon cou où elle fit courir sa langue, me faisant frissonner jusqu'à la pointe des pieds avant de me gratifier d'un long baiser que je lui rendis, la désirant depuis notre rencontre :

« J'ai envie de toi depuis assez longtemps pour patienter une seule seconde de plus » dit-elle après avoir relâché son étreinte et commencé à me dévêtir.

L'absence de lumière ne fut pas un obstacle. Son salon donnait en effet sur la rue où clignotait l'enseigne lumineuse d'un drugstore qui emplissait la pièce d'étranges reflets rouges et bleus. Nous nous retrouvâmes entièrement nus en quelques secondes à peine. Notre envie mutuelle de l'autre nous avait totalement dégrisé. Debout face à moi, elle me dévorait des yeux le regard empli d'un désir charnel. Elle se rapprocha et posa un léger baiser sur mes lèvres avant que nos bouches ne se mêlent finalement aussi intimement que nos deux corps.

Une heure plus tard, rassasiés l'un de l'autre, nous étions couchés sur le flanc face à face. Elle se retourna, s'adossant à mon torse. Je passai mon bras gauche par-dessus sa poitrine. Elle serrait ma main dans les siennes lorsque je compris qu'elle s'était endormie au bruit très régulier que faisait dorénavant sa respiration. Je la suivis dans les limbes quelques secondes après. À notre réveil, le lendemain en milieu de matinée, deux choses avaient changé.

Tout d'abord le ciel d'un gris menaçant contrastait avec le temps superbe des huit derniers jours.

Et le cours de la guerre avait pris un tournant décisif. Nous étions le six juin 1944. Comme nous l'apprîmes au cours des informations radiophoniques, le débarquement allié, décalage horaire oblige, avait débuté près de quatorze heures auparavant.

À Hollywood, l'insouciance régnait.